

L'ORIGINE DE LA GUERRE

Il arrive que des communautés de chimpanzés s'affrontent. Un signe que la guerre serait un héritage de notre ancêtre commun ? La réponse n'est pas si simple...

Les primatologues qui s'intéressent à l'origine de la guerre la définissent comme une violence impliquant des groupes d'animaux. Une telle violence dite « de coalition » est rare dans le règne animal. Cependant, la guerre semble exister chez d'autres espèces qu'*Homo sapiens*, y compris chez nos cousins les chimpanzés. La première, Jane Goodall a observé, en 1974 dans le parc tanzanien de Gombe Stream, que les chimpanzés de deux communautés voisines étaient violents les uns envers les autres. Elle a appelé « guerre » cette violence, car elle a duré environ quatre ans, durant lesquels la plus grande communauté « envahissait systématiquement » le territoire de la plus petite, en attaquant tous les membres de la communauté adverse rencontrés et en les laissant mourir de leurs blessures, jusqu'à anéantir toute sa population. Elle a défini ces attaques comme brutales, très violentes, les envahisseurs prenant la tête d'une victime et buvant le sang qui coulait de son nez, tordant un membre, déchirant des morceaux de peau avec leurs dents... Jane Goodall a qualifié ces comportements de violents, car jamais ils n'avaient été observés vis-à-vis d'un mort de la même communauté. Au contraire, les chimpanzés montrent envers leurs morts des comportements ressemblant à de la compassion. Ces événements étaient d'autant plus troublants que, quelques années auparavant, les deux communautés n'en formaient qu'une. Victimes et attaquants avaient donc grandi ensemble.

Sur ces bases, en 1996, le primatologue britannique Richard Wrangham a formulé l'hypothèse que cette violence mortelle existait déjà chez les ancêtres communs des humains et des autres grands singes, et que nous aurions hérité de ces ancêtres une sorte de prédilection pour la guerre. Il soutient que les tueurs trouvent des avantages dans cette violence collective, car en éliminant un mâle d'une autre communauté, ils réduisent la capacité de leurs voisins à se reproduire et, en même temps, augmentent l'accès de leur communauté au territoire, et donc à la nourriture. Selon Richard Wrangham, ces attaques létales ne sont pas tant une escalade d'hostilités existantes qu'un « appétit » pour chasser et tuer des rivaux, « semblable à la prédation ». Cet appétit aurait été sélectionné au fil de l'évolution parce qu'il fournit plus de ressources pour peu de risques, les attaques visant surtout des individus isolés. Pour lui, les observations suggèrent que cette tendance est liée aux conditions de vie des chimpanzés – peut-être similaires à celles de nos ancêtres humains –, notamment au fait que leur société est caractérisée par la fusion et la fission de groupes et une hostilité entre groupes.

Mais de nombreux anthropologues ont rejeté les arguments de Richard Wrangham, refusant de voir dans la guerre un « instinct de tueur » dont nous aurions hérité.

C'est pour cette raison que les primatologues s'interrogent de plus en plus sur la présence de la guerre chez nos cousins vivants les plus proches, les chimpanzés et les bonobos. En 2010, dans une réponse à Richard Wrangham, les anthropologues américains Robert Sussman et Joshua Marshack ont souligné que chez la plupart des animaux, les combats sont des manifestations d'agression plutôt que des agressions physiques et que, même dans ce cas, ils sont rarement mortels. Ils soutenaient que la « guerre » des chimpanzés n'est pas du tout un comportement inné, mais plutôt le résultat des actions humaines, qui encouragent cette agressivité, comme la destruction de l'habitat, qui signifie que les communautés de chimpanzés sont obligées de vivre plus près les unes des autres, ce qui crée plus de concurrence pour les ressources. Pour les deux anthropologues, une deuxième explication de la « guerre » chez les chimpanzés était le fait que Jane Goodall les a nourris pour les approcher. Les chimpanzés seraient devenus plus agressifs à cause des disputes pour ces aliments de haute qualité.

Parmi les mammifères, notre espèce est particulièrement violente

Le débat a été partiellement résolu en 2014, par une équipe autour de Michael Wilson, à l'université du Minnesota, et Richard Wrangham. Celle-ci a recueilli des informations sur tous les meurtres observés ou suspectés dans les communautés de chimpanzés sauvages suivies depuis plus de dix ans. Environ les deux tiers étaient dus à des membres d'une autre communauté, et aucune corrélation n'a été trouvée entre les impacts humains et le taux des meurtres. De plus, la taille de l'aire protégée ne semble pas avoir eu d'effet sur leur fréquence. Ces résultats suggèrent une tendance naturelle à la guerre de nos cousins vivants les plus proches.

Mais le débat continue et d'autres chercheurs soulignent que, dans cette étude, seuls deux sites de recherche sur les chimpanzés (Kibale et Boudongo, en Ouganda) sont responsables de près de 60 % de tous les décès. La survenue de meurtres entre communautés est donc assez rare en dehors de certains groupes, voire de certains individus. De son côté, l'équipe de Michael Wilson et Richard Wrangham a aussi analysé les données des bonobos

et n'y a trouvé qu'un seul meurtre présumé dû à une autre communauté. Difficile, donc, d'en conclure si l'ancêtre commun des humains, des chimpanzés et des bonobos était violent ou pacifique. Cependant, une autre étude plus large publiée en 2016 par José María Gómez, de l'université de Grenade, en Espagne, et ses collègues, a montré que les primates, dont font partie les grands singes, constituent un groupe d'espèces où le niveau de violence létale (la proportion, pour une espèce donnée, des décès provoqués par une interaction de congénères) est assez élevé par rapport à celui dans d'autres groupes de mammifères.

Les chercheurs ont comparé les niveaux de violence létale de 1024 espèces de mammifères. Résultat : les espèces les plus sociales et les plus territoriales sont celles dont le niveau de violence létale est le plus élevé. En outre, la violence létale semble aussi héréditaire, car, dans l'arbre phylogénétique des mammifères, une espèce a plus de chances d'être violente si, plus haut dans son lignage, une autre espèce a un niveau élevé de violence létale.

La violence létale se concentre ainsi principalement chez les primates, certains rongeurs et les carnivores. Le niveau de violence létale est de 1,8 % à l'embranchement des grands singes et il augmente à 2 % à l'embranchement de notre espèce, soit six fois plus qu'à l'embranchement des mammifères. En d'autres termes, notre espèce est particulièrement violente parmi les mammifères. Du moins l'était-elle à ses débuts, car, depuis, le niveau de violence létale a changé au cours de l'histoire de l'humanité, modulé au gré des évolutions de l'organisation sociopolitique des populations humaines.

Depuis un quart de siècle, la fréquence des violences létales dans le monde n'a cessé de baisser, selon un rapport des Nations unies sur les homicides publié en 2019. Toutefois, notre espèce a aussi développé d'autres types de violences non physiques : une personne peut subir la violence d'une autre à travers des paroles, des comportements, des gestes ou des silences. Cette caractéristique est-elle propre à notre espèce ou la retrouve-t-on chez d'autres primates ? Si la question reste entière, certains primates non humains semblent eux aussi avoir les capacités cognitives pour développer ce type de violence. C'est le cas, des macaques à longue queue sauvages du temple d'Uluwatu, à Bali, en Indonésie. Ces singes montrent très fréquemment ce type de comportement envers des touristes visitant le temple. Ils leur volent des objets, en général de grande valeur pour les visiteurs – tablettes, téléphones, lunettes de soleil, sacs, chapeaux, eau –, et ne les relâchent qu'en échange de nourriture. Une forme de troc doublé de chantage !

sexuelle pour les femelles est la blessure physique. Chez certaines espèces comme les éléphants de mer, l'accouplement entraîne parfois la mort de la femelle des suites de ses blessures.

DES COMPORTEMENTS VIOLENTS ISOLÉS

L'agressivité faisant partie des interactions sociales des animaux, les zoologistes ont défini un « comportement violent » chez les animaux comme une agression trop intense, imprévisible, qui dévie du comportement habituel de l'espèce. Plusieurs facteurs sont susceptibles de produire de telles variations.

L'un d'eux réside dans les changements de l'environnement, comme des modifications de l'habitat qui limitent les ressources, et augmentent la concurrence. Une croissance soudaine de la densité des gorilles de montagne au Rwanda en 2007, à la suite des efforts internationaux pour la conservation de cette sous-espèce très menacée, a ainsi triplé la fréquence de rencontres violentes entre groupes et mâles solitaires. En 2020, Damien Caillaud et ses collègues, du Dian Fossey Gorilla Fund, aux États-Unis, ont enregistré une multiplication par cinq de la fréquence des infanticides et sept cas de bagarres meurtrières entre mâles matures, d'habitude très rares. L'augmentation des infanticides explique à elle seule 57% de la diminution du taux de croissance annuel de la sous-population entre 2000 et 2017.

La pression anthropique sur l'environnement et la diminution consécutive de l'habitat d'une espèce peuvent aussi augmenter la fréquence des rencontres entre animaux d'une même espèce, voire entre animaux et humains. Il arrive alors que certains individus sortent de leur habitat habituel et, pour se défendre ou par peur, attaquent les humains vivant en bordure et soient perçus comme violents.

Mais la « violence » chez les animaux est parfois le résultat du tempérament d'un individu. Par exemple, dans le parc tanzanien de Gombe Stream, où la primatologue britannique Jane Goodall a étudié les chimpanzés pendant des années, un mâle, Frodo, était connu au début des années 2000 pour se rendre au village, kidnapper et tuer des bébés humains. Il reste toujours aujourd'hui un cas isolé. Et, tout récemment, Lara Southern, de l'université d'Osnabrück et de l'institut Max-Planck d'anthropologie évolutive de Leipzig, en Allemagne, et ses collègues ont documenté pour la première fois, au Gabon, des attaques en groupe de chimpanzés sauvages contre des gorilles. Les chimpanzés ont tué des bébés gorilles, un comportement jamais observé chez des chimpanzés sauvages. Ces attaques sont d'autant plus surprenantes qu'en général les rencontres entre gorilles et chimpanzés sont pacifiques. Or les chimpanzés se sont mis parfois à neuf



pour attaquer une femelle gorille et son petit. Le mâle dos argenté, quant à lui, a pris la fuite, signe qu'il connaissait le danger.

Avant ces attaques, les chimpanzés patrouillaient la bordure de leur territoire, un comportement coopératif typique des mâles pour défendre leur territoire et ses ressources contre l'invasion des communautés voisines. Le comportement violent vis-à-vis des gorilles est donc peut-être l'innovation d'un individu lors d'une patrouille usuelle quand, n'ayant pas trouvé de chimpanzés de la communauté voisine, les patrouilleurs ont rencontré des gorilles. Les patrouilles s'accompagnent de forts moments d'excitation, qui ont pu inciter un individu à menacer les gorilles, bientôt suivi des autres mâles. Puis la situation a dégénéré en une attaque mortelle, comme s'il s'était agi de chimpanzés de la communauté voisine. Mais peut-être les gorilles mangeaient-ils sur un arbre à fruit de leur territoire. Depuis, le comportement violent de cette communauté de chimpanzés est devenu habituel envers tous les gorilles rencontrés sur leur territoire.

Et si des événements similaires s'étaient aussi produits pendant notre évolution? Une hypothèse des paléoanthropologues pour expliquer la disparition de l'homme de Néandertal est qu'*Homo sapiens* en ait été la cause. Des interactions agressives du même type que celles des chimpanzés et des gorilles ont peut-être eu lieu entre ces espèces humaines durant leur cohabitation, voire entre d'autres encore. Par ailleurs, la description des attaques entre communautés voisines de chimpanzés a conduit les primatologues à réfléchir à l'origine de la guerre chez les humains. Le débat, en cours depuis les années 1990, est loin d'être clos (voir l'encadré page ci-contre). Une chose est sûre : que ce soit chez les primates ou les autres animaux, la violence n'est pas usuelle dans la nature, c'est toujours l'exception... ■

Femelle gorille de montagne et son enfant dépendant, photographiés dans leur habitat naturel, en Ouganda. Les petits de cet âge peuvent être victimes d'infanticide par des mâles dos argenté externes au groupe familial.

BIBLIOGRAPHIE

L. M. Southern *et al.*, **Lethal coalitionary attacks of chimpanzees (*Pan troglodytes troglodytes*) on gorillas (*Gorilla gorilla gorilla*) in the wild**, *Scientific Reports*, vol. 11, article 14673, 2021.

D. Caillaud *et al.*, **Violent encounters between social units hinder the growth of a high-density mountain gorilla population**, *Science Advances*, vol. 6(45), article eaba0724, 2020.

J. M. Gómez *et al.*, **The phylogenetic roots of human lethal violence**, *Nature*, vol. 538, pp. 233-237, 2016.

M. L. Wilson *et al.*, **Lethal aggression in *Pan* is better explained by adaptive strategies than human impacts**, *Nature*, vol. 513, pp. 414-417, 2014.

R. Wrangham et D. Peterson, **Demonic Males : Apes and the Origins of Human Violence**, Houghton Mifflin, 1996.